

Présentation de mon livre “Va de l’Avant !” (2^{ème} édition, 622 pages, Ed. INGESE, Alger), version longue.

1) Présentation Générale

Présenter mon livre, en quelques pages et déjà j’ai peur d’en écrire plus que le livre lui-même. On me le demande, en septembre 2016, alors qu’il commence à être disponible en Algérie. Le projet trottait dans ma tête dès 1994, alors que la menace des islamistes terroristes me força à l’exil, alors que les idées se bouscullaient dans mon cerveau, mais la contrainte du ventre repoussait, d’une année à l’autre, d’un pays à l’autre, ..., jusqu’au jour où en septembre 2011, les idées coulaient en courant continu vers le clavier, en anglais en premier lieu et finalement en français, pour l’enrichir avec les expressions fortes en arabe et en anglais puis en extra, les préfaces.

En quelque sorte se présenter soi-même ! Du bout de mes racines profondes ce *holà* d’humilité ressurgit, (*a3oudhou billah man gal anna ! أعود بالله من قال أنا !*) que je traduis par “Dieu préserve-moi de me vanter en disant moi !”, ce “fanfaron” comme on disait du temps des pieds-noirs.

Immédiatement cette valeur se retrouve écrasée par une autre récente, acquise au cours de mes 2 dernières décennies de consultant constamment à la recherche de projet d’études dans le monde global des hydrocarbures. Valeur basée sur la compétition qui clame, haut et fort, de face, dans les yeux “*Sell yourself !*”, que je traduis par “Montre-nous ce que tu sais faire !” Je n’ose pas la traduire littéralement en arabe (*bi3 rohak ! بيع روحك !*) car elle déclenche en moi un recul, faisant jaillir une autre valeur d’un autre étage (âge !) de mes strates que le temps a empilées, la Guerre d’Indépendance, où on chuchotait “*Hadak biya3 (هذاك بياع)* celui-là est un dénonciateur”.

C’est ce fil, parmi d’autres, qui traverse ce livre de part en part, ce chemin “De La Tribu A La Culture Globale”, pas à pas, “...Quitter ma tribu pour m’insérer dans d’autres et progresser encore plus loin...”.

Car nous y sommes dans cette ère globale, la mondialisation...mais mes racines n’y sont pas ! Elles font encore partie de moi, je ne les ai pas laissées à Ain Tolba ! Des images persistent dans mon esprit, du vécu remontant à mes origines tribales, féodales.

Et déjà après un passage très court de patriotisme fort comme un attachement ombilical à ma patrie, exprimée ouvertement en 1962, “...J’étais si heureux et si fier de l’avoir tapé sur ma CNI (Carte Nationale d’Identité), ... le dire haut et fort dans le hall de la Mairie avec ma CNI au bout de ma main levée bien haut, comme un trophée, disant, “Je suis Algérien, comme c’est écrit sur ma CNI, je l’ai tapé moi-même ! ...”.

Et déjà, nous (pas uniquement moi) devenons universel, attachés partout, maîtrisant la langue de communication du monde et chevauchant les idées motrices du monde. Nous y sommes dedans, vous y êtes dedans, que vous le vouliez ou pas, et “...J’espère que ce livre vous aidera à comprendre cela et à vous connecter à vos racines pour vous renforcer et stimuler vos désirs et exigences d’aller encore plus de l’avant. La Terre est votre Patrie. Votre Tribu est la seule Tribu des Humains. Quels que soient vos racines, lieu, langue, culture, religion et travail vous devez survivre. Préparez-vous...Quand vous tombez, simplement éteignez et rallumez, “*Reboot & Re-Start*” ! Allez de l’avant, vous êtes le Monde (*You are the World*), et vous le pouvez (*Yes you can*) ! ... Bonne chance ! Je vous souhaite le meilleur des meilleurs ! ...”

C’est mon message explicite dès la première page de ce livre “...Que je vous dédicace !...”

Pour saisir pleinement ce message, il est important de passer par les étapes de la lecture méthodique du début à la fin, étape par étape de ce chemin, pour construire votre propre sentiment, “...Mais à chaque moment vécu, mes racines m’ont ramené, au travers de mes sources empilées, à mon origine première...” !

Je dirais qu'il y a 3 façons de lire ce livre et 6 étapes de lecture.

En l'écrivant, j'ai pensé à vous lectrices et lecteurs, car l'écriture est destinée aux autres. En ces temps où nous sommes inondés de textes de tout genre, il est parfois difficile de choisir. Les méthodes en question, lire rapidement, en diagonale sont des outils pour faciliter ce choix et arriver à la décision finale d'aller, ou pas, à la lecture attentive, systématique.

Aussi, la première approche qui consiste à parcourir le titre, le nom des parties, des chapitres et sous-chapitres mis intentionnellement pour vous aider à discerner entre ce que vous connaissez et ce que vous ignorez, ce que vous allez aimer et ce qui va vous surprendre, mais peut-être aussi que vous allez détester. Parcourir en diagonale les pages de la table des matières.

Complétez votre approche en feuilletant au hasard pour surprendre, comme si vous souleviez le coin d'un rideau pour voir une scène de famille, à travers un des chapitres ou sous-chapitres, vous retrouver dans une portion de vie de ce parcours, de cette société, ces sociétés qui vivent côte-à-côte, qui se concurrencent, s'affrontent parfois, pour revenir l'une vers l'autre. C'est leur but pour que dans une première lecture vous décidiez si ce livre mérite que vous y consacriez le temps nécessaire pour aller au fond des faits et idées.

La 2^{ème} approche, répondant à votre désir bourgeonnant, vous poussera certainement à lire ce qui vous attire, pour compléter votre savoir, ou une présentation qui est différente de votre vision ou encore parce qu'il y a des passages qui vous confortent dans vos connaissances et compréhension. C'est cette lecture rapide de quelques lignes, par ci ou par là, dans le désordre, que l'on chaparde en parcourant le livre, debout devant un étalage, qui va clôturer votre décision de le lire, qui va balayer toute appréhension négative initiale.

Et finalement la 3^{ème} méthode intervient une fois que le livre est entre vos mains pour une longue période, c'est la lecture systématique. Dans ce cas-là les chapitres et sous-chapitres vous aideront à avoir des tranches de lectures complètes, *"In one go! (D'un trait)"*

- 1) La partie I décrit la vie à la campagne, la ferme Casimir pendant les années 1940 et 1950.
- 2) La partie II est consacrée à la vie au village de Ain Tolba
- 3) La 3^{ème} partie relate la vie dans la ville de Ain Temouchent
- 4) La partie IV est dédiée à la difficile et extraordinaire période 1961-1962 de Oran à Tlemcen : Année Historique de l'Indépendance
- 5) La 5^{ème} étape de lecture recouvre le chapitre 6 (Chapitre 6 : Il manque une dimension à mon récit) de la partie IV, je pointe du doigt les dimensions qui traversent ce récit, et cette dimension importante, qui est esquissée de temps à autre tout au long du livre, à laquelle j'y consacre le chapitre suivant.
- 6) La 6^{ème} étape de lecture couvre le Chapitre 7 : Qu'est-ce qu'il y avait derrière la scène ?

En supplément de tout cela, sachez aussi qu'il a des vidéos YouTube dont vous trouverez le lien dans la page du website du livre, <http://saadgeo.com/va-de-lavant/> ; comme par exemple en cliquant sur 1) Va de l'Avant Présentation Générale 5 Sept 2014, vous actionnez le lien

https://www.youtube.com/watch?v=Nz81E3sdETE&feature=em-upload_owner, pour accéder à la vidéo en question.

Toujours sur la page du livre (<http://saadgeo.com/va-de-lavant/>) vous trouverez la liste des librairies des grandes villes qui le vendent, liste que je tiens régulièrement à jour, avec ce texte de présentation du livre au complet.

2) Partie I du livre : La Ferme de Ould Kazmir

La Partie I est consacrée à la vie dans la ferme coloniale où deux aspects traversent le texte. Les rapports sociaux au sein de la famille tribale, avec des va-et-vient vers l'histoire enregistrée dans les mémoires et comportements, la dislocation du système tribal dès la fin du 19^{ème} siècle par la confiscation de la terre, la base économique tribale. La résurgence de la même structure sociale, la tribu, sur une autre base économique, la ferme Casimir, construite sur les anciennes terres des Benkrich, là où la vieille maison tribale était encore intacte, *Edar El Kbira* (la Grande Maison), *Haouch Benkrich* (حوش بن قريش).

Alors que le processus de destruction de la forme tribale antérieure, les Kraïcha, dont les derniers vestiges persistaient sous mes yeux ; l'autre forme tribale, les Saadallah Ouled Si Bouziane, se construisait depuis le début du 19^{ème} siècle, leur 4^{ème} génération était debout, prête pour le dur labeur.

Le quotidien de l'entité économique, avec le travail rationnellement organisé constitue le 2^{ème} volet de la vie. Finalement la ferme, la base économique, constituait le nœud de l'interdépendance, le pain de la tribu, tous y travaillaient, se soutenaient, se protégeaient et veillaient à ce que l'orphelin trouve sa place. Ce fut le cas de Seif, orphelin très tôt, que ces deux grands oncles, Tayeb et Boumediene, ramèneront alors qu'il marchait à peine, "...il mangera comme nous !"

Le colon, Ould Kasmir, en tirait plus de "sa" ferme que la tribu qui se renforçait, cela va sans le dire, mais il savait ne pas être rapace. Les travaux agricoles se succédaient et très tôt, je les admirais car toujours sollicité pour aller chercher l'eau fraîche à la source Benkrich, "...porte la galette d'orge et le pot de petit-lait à ton oncle Elhadj qui laboure là en face !...", reste avec les vendangeurs pour leur distribuer l'eau ! Je les ai vus ces ouvriers, comment ils se protégeaient les jambes avec des bandes de sacs de jute de blé usés, comment ils s'essuyaient les filets de sueur de leur front en faisant tourner leur *hawag* (turban). Celui qui a dit ou écrit que les colons faisaient suer le burnous n'a jamais vu une scène de travail, ils ne portaient pas de burnous, ce n'était pas une tenue de labeur, mais le turban oui. Car même si toute la tenue était moderne "*était à la française*" le turban donnait la note identitaire. Aussi cette image était plutôt "... faire suer le turban !". Et plein d'autres images que je vous laisse découvrir dans le livre.

La culture tribale de base, dont ma mère, Talia Bent Benkrich, en était l'image la plus marquante, était la survie ! Par la résistance sous forme apparente de résignation. Elle se complétait avec celle de mon père Tayeb Ould Si Bouziane Saadallah, le légendaire *survivor*, depuis qu'il avait été trouvé tout bébé en train de téter le sein de sa mère morte. Cette force de survie allait être trempée, comme l'acier, par 3 années, *manu militari* comme tirailleur dans la Grande Guerre, où il découvrit et apprit du monde moderne, la leçon qu'il allait imposer à ses garçons.

"Vous irez à l'école quel que soit le prix, pour vous et pour moi !". Je l'ai payé ce prix dès mes premiers pas, dans ce chemin boueux en hiver et poussiéreux en été, qu'il fallait mieux parcourir les pieds nus avec les espadrilles à la main, et se les laver à l'eau glacé de l'abreuvoir public de Ain Tolba. Pour ne pas être un va-nu-pieds et entrer en classe, la tête haute, *Ennif ya waldi* النيف يا ولدي (l'honneur mon fils) ! J'étais très loin de me douter que j'acquerrais une force de propulsion vers le savoir pour toute ma vie, en passant par le *qualam* et la planche de l'école coranique, la craie et l'ardoise, le stylo, la machine à écrire et finalement le clavier en passant par l'arabe, le français, l'anglais et le norvégien.

Cette dualité, l'enveloppe tribale versus l'organisation moderne du travail agricole, se prolongeait par l'obligation de l'école coranique d'une part comme prolongement théorique de l'organisation tribale sociale et l'école primaire coloniale avec son apport moderne et rationnel, mais sous deux angles antagonistes. Alors que nous rejetions l'école coranique avec tous les dires et idées qui gravitaient autour et de par ses méthodes archaïques et répressives, incompatibles avec la réalité. L'école primaire nous attirait par la connaissance rigoureuse, objective et scientifique, mais où en même temps, on sentait qu'elle nous repoussait par notre prise de conscience graduelle de la discrimination, du rejet dont chaque expression blesse en laissant des traces permanentes.

Cette partie de l'histoire rurale se termine par l'éclatement de la famille tribale pour diverses raisons apparentes, mais la réalité était que chaque famille voulait être indépendante de cette lourdeur tribale, pesante, obsolète. Chaque famille se débrouille et ne dépend plus de l'autre et n'a de compte à rendre à aucune autre. Telle est l'évolution de la société, déjà connue sous d'autres horizons, d'autres suivront. Cependant, tous les membres allaient en hériter sous forme d'un lien très fort d'amour, d'appartenance

à un groupe social, quel que soit le lieu et la distance. Finalement cette structure sociale, la tribu, est dans la tête, une idéologie persistante, sans base socio-économique, que l'on véhicule dans le temps et l'espace.

Cela avait coïncidé avec l'éclatement de la Guerre d'Indépendance, nous devenions villageois, à Guiard. J'en rêvais ! Sans regret, je quittais cette terre, sans savoir qu'elle habitait déjà chaque cellule de mon corps.

من هناك الحمار قس عينك من أي جهة ، ما تلهكش احدود الأرض ،...*men hadek hamar giss 3aynak man ayi jiha, ma talhakch houdoudha* "...De cette colline lance ton regard vers n'importe quelle direction, la limite de la terre de mon père Zenagui Ould Benkrich, se trouve au-delà !...". Terre de la Tribu des Benkrich, depuis la nuit des temps.

Car avec les mécanismes basés sur le système capitaliste dans le but de s'accaparer la terre, celle-ci devait changer de statut, aussi elle était devenue propriété cadastrée appartenant à une seule personne, pour pouvoir être mise sur le marché, et se fût le chef de la tribu du moment, Zenagui Ould Benkrich qui en bénéficiait.

Tout un processus en découla devenant, en partie, la terre de Casimir, et finalement celle de son fils André Roland, plus connu sous le nom de Ould Kazmir, pendant des décennies.

Dans la réalité des dernières décennies elle était la terre des Saadallah Oulad Si Bouziane, comme l'avait clamé du fond de ses tripes mon frère Miloud en entendant André Roland dire "...Ah ! Ce que je n'ai pas souffert pour cette terre...", "...Qu'est que vous avez souffert, ce sont les Saadallah qui ont bonifié cette terre par leur sueur !"

Lors de la nationalisation des terres au début de l'Algérie Indépendante, Ould Kazmir, avait sorti du plus profond de son cœur "...Tout le reste, je m'en fous, mais celle-là, c'est la mienne, c'est ma terre !". Il pointait du doigt une parcelle où seuls les tufs volcaniques jaunâtres durs comme les basaltes noirs affleuraient. Mais avec ténacité et persévérance de labours profonds, suivis du ramassage des blocs coriaces, suivis encore par d'autres travaux par les Dezan Frères de Ain Temouchent, il en avait fait émerger de magnifiques vignobles.

Les systèmes de gestion et d'organisation successifs depuis l'Indépendance avaient conduit à la disparition des Saadallah qui y travaillaient encore pour que finalement, ces dernières années les derniers survivants enracinés sur elle, Seif et ses garçons y résistent encore. Son fils Okacha, alors qu'il venait d'acquérir un tracteur, me le montrait avec fierté et tout en m'expliquant la rareté de l'eau, clamait tout haut... "(ما تسلكها غير السوندا فوق مكان جنان قزمير) " *maa atsalakaha ghir essonda fouk makan ejdnan Kasmir...* " voulant dire que seul un forage en amont de la trace de l'ancien verger, était LA solution, alors que je l'écoutais et que je figurais dans ma tête la couche de basalte, l'aquifère, estimant son épaisseur dans mon esprit.

3) Partie II : Dans le village de Ain Tolba

Agé de 10 ans, je devenais villageois. J'en rêvais ! Je n'étais plus le *boujadi* (naïf campagnard facile à escroquer par le citadin) reconnaissable de loin, de jour et de nuit, de par sa tenue vestimentaire typique, exigée par mon père, qui doucement s'était plié sous la contrainte sociale, pour nous permettre de devenir apparemment villageois. Mon frère Bachir, déjà au Collège Brossolette de Ain Temouchent, n'avait plus à dissimuler sa chéchia rouge dans sa poche, dès qu'il le pouvait. On allait chez le coiffeur, plus jamais cette tête rasée boule à zéro, (*bassla*) comme un oignon sec par le *boussadi* (couteau) de Sidi (mon père).

Moi qui croyais être devenu libre de la pression omniprésente des membres de la tribu des Saadallah ; je me retrouvais sous la surveillance de plusieurs tribus, telles les Moussaoui, Messada, Edhayha, Bensalah, Boukhentech, Zaouzaou, Ehmaiza, Elhsakra, Bessahaih, Benouar, Erwayssah... et combien d'autres. De plus, la société au village était multiple, avec les pieds-noirs dans leurs variétés culturelles, française, espagnole, juive pieds-noirs et indigènes, catholique, protestante. Et les institutions coloniales comme les instituteurs, les gardes-champêtres, le caïd. Et toute personne adulte, autoproclamée et

reconnue en tant que, *3ami* ou Monsieur ! Et j'en passe, et j'en oublie, et je vous le laisse découvrir dans le livre !

J'avais à affronter de nouveaux codes ! Il faut savoir que les comportements étaient standards, ils faisaient partie de la culture de l'époque. Par exemple, le garde-champêtre avait toujours la cravache à la main pour éviter de perdre du temps en dégainant, son premier réflexe était sa cravache et longtemps après il shootait sa parole en rafale de hurlements. J'appris, et très très (2 fois très !) vite tous ces codes, sinon je ne serais pas là à vous les raconter.

Il faut aussi savoir que la société composite dans sa globalité n'admettait pas qu'une personne, adulte ou pas, était là à ne rien faire. Mais moi je découvrais, je voulais découvrir ce village dans tous ses recoins et environs, ses deux abreuvoirs Ouest et Est (les sangsues sont là !), Cave Coopérative (la plus moderne de toutes les autres !), La Grande Maison Lamarche (le premier colon du village !), La place Gréco-Romaine avec le Cinéma tout neuf à côté, (à vous faire rêver d'Hollywood !), Le Château de Caïd El Miloud avec son donjon et son chapeau en ardoise (il ne manquait que La Loire à son bord !), El Graba (les gourbis agrippés sur une falaise de roches volcaniques !), la Source Romaine (ils y habitent encore dans les grottes sous terre !), l'usine de conserve de crevettes (je n'avais jamais vu de crevettes et encore moins en conserve !), la pointe du volcan *3argoub El laham* (un tunnel y conduit jusqu'à la plage de Sidi Djelloul !), El Msaala (pleine d'or sous la garde d'un grand Djin Noir !), et j'en passe, et j'en oublie et je vous le laisse découvrir en détail dans le livre !

Et donc, en étant aux alentours du village, je ne pouvais qu'être vu, cela voulait dire que je cherchais, sans l'ombre d'un doute, à voler du raisin du vignoble, un océan tout autour et à perte de vue, s'engouffrant par le moindre fjord du village. Je connais les vignes, j'y ai grandi en leur sein, et goûté le raisin alors que je tétai encore le sein. Comment ne pas le re-goûter ici ? Et forcément, le garde champêtre se préparait avec sa cravache, toute chaude car jamais inactive. *Yadrob wala yag3od, ana mwali mwali* (Il frappe ou non, j'y retourne et j'y retournerais)

Et si je me baladais dans une ruelle ou debout à un coin, cela voulait dire que je guettais la sortie d'une fille. Ah ! ce qu'elles étaient belles les filles de mon village ! Elles portaient des noms de fées, qui nous faisaient rêver et fantasmer. *Lounja* ne marchait pas, elle passait, comme une danseuse d'opéra qui n'effleurait même pas le sol, à pied ou sur son vélo. *La Courrone d'Or*, qui rivalisait avec *La Pièce d'Or* ! Sa jupe plissée en satin reflétait les flammes de sa chevelure. Dès qu'elles quittaient la maison tous nous le savions dans la minute qui suit, le *téléphone arabe*, plus rapide que *radio trottoir* et que n'importe quel smartphone de nos jours. *La Brunette Belhanna* quand elle sortait du Hammam, reconnaissable malgré son voile de soie blanc-neige, avec irisations dorées, une vraie parure de reine, tout en parfum et mouvements qui nous aspiraient au ciel. Elle fut la première que j'avais voulu draguer par la méthode Barbo, un de mes nombreux amis adultes. On devenait adulte à partir de 10 ans à cette époque à Ain Tolba. J'avais exécuté ce qu'il m'avait recommandé, "...tu la dépasses en marchant doucement et discrètement tu lui chuchotes comme un souffle sorti en transe de ton cœur : "*hantak ethabal* (ton henné me rend fou)" ! Sa réponse fut encore plus rapide et plus discrète visant à percer mon tympan "*Emmouk* (ta mère) !" La méthode Barbo était aussi adaptée pour les filles pieds-noirs, elles ne portaient pas de voile, là il fallait aller de face, tu l'affrontes ! "...tu ne la regardes que dans les yeux et pas ailleurs et tu ne détournes pas ton regard d'une fraction de seconde...". Mirelle Benguigui, la boulangère fut ma première cible, je découvris le bleu magnifique de ses yeux, elle en fut étourdie et réagit "Tu n'es pas du village toi ?" Alors que je venais pratiquement tous les jours acheter le pain, elle venait de me découvrir, de me remarquer ! La méthode Barbo a du vrai ! Depuis ce jour-là, quand j'entrais dans la boulangerie, elle disparaissait.

Et la "*Blande*" (avec un a pas un o), car elle était blanche, cette brune souriante de tout temps, fille du menuisier, La Fille Galvez, c'était la Marilyn Monroe de Guiard, en short je la revois aller assister au match de foot au Stade-face-à-la-Gendarmerie (il n'avait pas de nom !). Dernièrement elle m'a fait la surprise en me contactant pour avoir mon livre, elle m'a fait couler des larmes, sans même que je me

rende compte que je pleurais. Elle rivalisait avec la Blonde, toute rouge, même quand le soleil n'était plus ardent, petite fille du plus ancien colon, Lamarche. Je vous le laisse découvrir dans le livre, c'est mieux.

Et il y avait les grandes icones, stars du village, certains de cette marée d'enfants, qui n'avaient pas pu avoir une place à l'école. La dure vie de tous les jours en avait fait des hommes à 10 ans. Ils deviendront ces personnes dénommés *Mdabar Rassah* (que je traduis, "il sait se débrouiller au point de pouvoir sortir sa tête du sable mouvant qui l'aspire"), capable sans aucune formation professionnelle, de faire tout travail, technique ou pas, partout et à tout moment. Ils sont les précurseurs de *Yes I can* ! Ils étaient nombreux tel *Elhachay* (celui que personne ne pouvait rouler !), *Kawatchou* ou *Beja* (mécanicien sur tout véhicule) *Boujnoun* (le père des djins !), et *Lagraa* (le teigneux, bien qu'ils étaient nombreux, lui bien connu car personne ne pouvait le mettre par terre, son arme était son crane teigneux sur toute sa surface qu'il utilisait comme bouclier), *Bouhajrine* (Il-a-deux-cailloux-aux-mains en tout lieu et à tout moment, comme si les blocs de pierre étaient le prolongement de ses mains !), et *Rico* (raccourcit du pseudo *Bachirico*) et *Nigiss* (car il ressemblait au Roi Négus, par sa démarche !), et j'en passe, et j'en oublie, et je vous en laisse la découverte.

Et bien sûr, tout ce que je pouvais faire (ou ne pas faire !) dans la journée, convergeait vers mon père, je le savais, et à peine rentré à la maison, je réfléchissais à tout ce que je venais d'accomplir au cours de la journée et prévoir ce qui pouvait être interprété comme bêtise. Mais très vite mes stages avec tout ce beau monde, y compris des bergers qui m'avaient appris comment recevoir des coups et en donner, surtout avec Boudjnoun, professeur de toutes sortes de bagarres, prirent fin.

Mon père m'astreignit à résidence dans l'épicerie qu'il venait d'ouvrir pour gagner notre pain quotidien, vu que mon frère aîné Boucif émigrait en France "...En coupant la mer pour chercher le pain...", que mon frère Miloud en échappa pour aller se former en Tourneur-Ajusteur-Fraiseur, trois compétences en un seul titre au Centre de Formation Technique de Tlemcen, comme il aimait avec fierté le clamer haut et fort, même à ceux qui étaient sourds, et que Bachir s'esquiva pour aller étudier en 6^{ème} à la Grande Ecole de Pierre Brossolette de la Grande Ville de Ain Temouchent.

Donc le seul que mon père avait encore sous la main, c'était moi, le dernier, pour gérer l'épicerie avec quelques étagères, à côté de l'Eglise Cathédrale à l'assaut du ciel, la Mosquée toute plate sur un seul niveau, Le Temple des Protestants accolé à La Mairie (le pouvoir !), et la toute nouvelle belle Ecole-A-Deux-Classes-et-Deux-Logements de MM les Instituteurs Ibaniez et Coulon, juste en face de l'ancienne Ecole-A-Deux-Classes-Sans-Logement de MM les Instituteurs Bensoussan et Ruel. Mais, pour cette dernière occupée par l'Etat-Major des Forces Spéciales, soutenues par l'OTAN à peine parachutées sur Ain Tolba. En étant assis au seuil de la porte de l'épicerie, face à la Famille Garcia qui souvent demandait "...Yamin et Poupia sont passés avec la sardine ?", quand elle ne me supplia pas "...s'il te plaît ne fait pas de bruit avec tes amis pendant la sieste !" et sous l'œil du très vieux Jenou le voisin, "...vient m'aider à déplacer ma chaise !...ou encore vient me cueillir des figes...", et en face la villa toute belle de BenSalah et Bent Lagha (la Fille Lagha, de la Grande Tribu des Daho), "...tu viendras porter ma galette au four de Benguigui !". Et Boudali, toujours en train de réparer sa camionnette d'avant les deux guerres, alors que sa femme du seuil de sa porte faisait sa commande à haute voix "...tiens la bouteille et rempli un quart de litre d'huile". Je voyais tout cela en un tour d'horizon de 180°. J'étais sous bonne surveillance de tout ce monde, quoi que je fasse, ou que je dise arrivait invariablement à mon père ! Je suis resté sous résidence surveillé à longueur de journée dans cette épicerie jusqu'à l'Indépendance !

En dehors de mes heures de classe, chose à laquelle mon père tenait, et moi aussi, pas uniquement pour échapper à ma résidence surveillée, mais aussi car le savoir exerçait une attirance plus forte que la gravitation universelle qui me fixait à l'épicerie.

Quand je dis en dehors des heures de classe cela voulait dire avant d'y aller le matin à 8 heures, car j'avais déjà terminé une bonne partie de ma journée de travail, et après l'école pour ne fermer que lorsque la nuit était largement tombée.

Mais une chose extraordinaire allait se passer, l'épicerie devenait graduellement mon centre d'action et mon bureau ! Je devenais, non seulement comptable et manager, trouvant la moindre erreur de calcul dans les factures du grossiste Cohen de Beni Saf, de bizarres erreurs toujours en notre défaveur, au point qu'il les acceptait immédiatement et discrètement. Gérer le crédit et apprendre à ne pas froisser les clients mais aussi à ne pas perdre de l'argent tout en essayant de garder le client. Lui pouvait se permettre de me froisser, car lorsque je réclamaï d'être payé, j'avais droit à une longue tirade criarde se terminant toujours par "...*Anguislek drahmak fi nifak...* (نقيس لك دراهمك في نيفك) Je te jeterai ton argent sur ta gueule) !". Et encore mieux, je recevais les revues et journaux de la fille de Jano, la voisine, "...pour emballer ce que tu vends !..." et que je lisais.

Et chose inimaginable, je devenais Ecrivain Public. Tous venaient se faire lire les lettres, qui de son fils ouvrier en France, ou au service militaire quelque part, et j'y répondais immédiatement avec toujours cette admiration de la personne, homme ou femme (vieille !), sur mon stylo Bic qu'il regardait se déplacer par magie sur la feuille de papier. Quelque part, il devait y voir ce pouvoir magique du Taleb qui rédigeait les talismans. Je devenais une légende, "عبد القادر هدر السنتيلو" (*Abdelkader hadar esstilo* (Abdelkader fait parler le stylo) !" J'apprenais sans réellement comprendre, j'accumulais des données sur ma société, et surtout que j'étais le lettré qui devait s'adapter à leur culture et non pas l'inverse comme le jour où cette personne me demandait d'écrire une lettre "A qui ? Donne-moi la lettre que tu as reçue !" Il n'avait rien sur lui, ma légende était arrivée à ses oreilles, il dit tout simplement "Zipotek à Tlemcen !" Ce jour-là mon rationalisme enfantin mais déjà bien sûr de lui, avait réagi avant ma culture pourtant bien enracinée, pour lui répondre directement "خالتي ماكنش زيوتك تلمسان" (*Khali, Makanch Zibotek Tlemcen* ! (mon oncle ça n'existe pas Zibotek Tlemcen !" Et de tirer à bout portant "Une adresse c'est un nom, une rue, un numéro, une ville et un département, c'est comme ça, sinon je n'écris rien du tout !" Je ne vous raconte pas tout ce que cet incident m'avait coûté, et surtout que ma mère s'en est mêlée. Je devenais non pas celui qui ne sait pas, mais celui qui sait et qui ne veut pas ! C'est pire ! Enfin, il faut mieux que j'arrête, car si je continue à vous parler de cette épicerie, ce serait un autre livre dans la présentation de mon livre.

Et l'école ! En passant par Ibaniez, Benssoussan, Coulon et Ruel et finalement le Certificat de Fin des Etudes Primaires, dont le diplôme était si grand qu'il pouvait dépasser le mur, et dont le nom avait été traité, trituré, simplifié et abrégé par l'arabe pour devenir "السيرتيفيكا واه يا با" (*SerTiFiKa, Wouah Ya Baa* !"; en l'écrivant de cette manière il reflète mieux sa prononciation à cette époque dans ce contexte social, le seul diplôme que nous connaissions, il n'y avait aucun autre.

Et nous étions en pleine Guerre de Libération, avec deux grands événements qui marquèrent l'histoire de Ain Tolba, la grenade dans le bar de Coindard et l'embuscade par un groupe de maquisards FLN-ALN avec la liquidation de Lambran, il était le plus grand, puissant, Maire et le plus raciste des colons. J'en parle dans le livre de la façon dont il traitait les vengeurs en étant sur son cheval avec son fouet. La répression, les assassinats, les tortures, les disparitions, et je ne veux pas encore perdre momentanément mon sourire aussi je vous laisse le découvrir dans le livre.

4) Partie III : Dans la ville d'Ain Temouchent

Dans des conditions exceptionnelles, conséquences d'un conflit avec mon père, je me suis retrouvé au seuil de la rue, à la fin de la dernière année de primaire chez Mr Ruel, et donc dans quelques jours le grand examen du *SerTiFiKa, Waouh Ya Baa*.

"Et après ? Tu fais quoi ?" Avait questionné mon père (en tirant une rafle de ses yeux) ? Terminé, je suis grand je vais aller travailler ! Fut ma réponse qui initia un trouble chez lui, et par induction plus chez moi. Je réalisais que la ceinture du Tirailleur que j'avais complètement oubliée depuis des années,

allait revenir au-devant de la scène, mais cette fois-ci non pas pour quelque chose que j'ai fait mais plutôt pour ce que je n'avais pas fait : mon dossier d'examen pour la 6^{ème} ! Mon père a agi comme s'il devait immédiatement partir à l'offensive en m'entraînant chez l'instituteur Mr Ruel. Vous apprendrez les détails dans le livre pour savoir pourquoi en passant l'examen pour obtenir *SerTiFiKa, Waouh Ya Baa*, j'avais aussi été reçu à mon entrée en classe de 5^{ème}, sautant la 6^{ème} car trop âgé pour cela !

Se retrouver au Collège, la fameuse Ecole Pierre Brossolette, pour étudier en extra comme un bonus, les mathématiques (le calcul c'est de l'histoire ancienne !), les sciences (les leçons de choses c'est pour les *boujadis* !), l'anglais (*Your doctor is not rich ! Yes Sir !*) et je vous le laisse découvrir dans le livre. Et quels professeurs ! Même les jeunes ou adultes de Ain Temouchent et banlieues, qui n'ont jamais mis un seul pied, dans une classe, les connaissaient et les décrivaient mieux que quiconque. Mais, je subissais aussi la frustration de ne pas pouvoir apprendre l'arabe, une frustration que je trainais déjà et qui allait durer des années à venir devant moi.

Et puis ce n'était pas dans un village, mais dans une grande ville, Ain Temouchent, chef-lieu d'une Sous-Préfecture, le centre des plus grands vignobles et de la plus grande production de vin en Algérie. Avec 3 Cinémas programmant chacun 2 séances chaque jour, cela n'avait rien à avoir avec le cinéma de Ain Tolba avec une seule séance par semaine, et encore ça, ... j'arrête d'énumérer. Ce n'était pas un rêve qui se réalisait pour moi, mais une aubaine, inattendue, tombée directement du ciel sur mes mains et destinée pour moi seul, (الحمد لله يا سيدي ربي اللي شفت فيي شوفة وحده) *El Hamdoulah ya Sidi Rabi li shaf fiya shaoufa wafadha* ! (Merci mon dieu tu as posé et prolongé ton regard sur moi !).

Mais, la chance ne suffit pas, on dit qu'il faut la mériter, une fenêtre qui s'ouvre, une nouvelle opportunité et là il faut y aller de l'avant ! De nouveaux challenges se dressaient devant moi, comment aller à Ain Temouchent ? Comment s'alimenter à midi ? Où se faire héberger ? Qui ? Très vite des portes se fermaient. Le retour par le bus devenait impossible avec le couvre-feu, toutes ces personnes qui auraient voulu m'héberger, la misère les en empêcha, mon père ne pouvait payer chaque jour tous les frais. Très vite, je me rendais compte de la réalité et très vite la culture de mon entourage de ceux qui n'avaient pas de revenu régulier, les *Amdabarasah*, comme les Sasi, les Moussaoui, Boudali, Tahtoh, Fiston ZaouZaw et j'en passe, pour vous laisser découvrir comment chacun démarrait la journée de bon matin avec comme seul outil dans sa main uniquement son intelligence pour nourrir sa famille. Ce challenge, ils l'affrontaient chaque jour, et chaque lendemain ils recommençaient, avec toujours les femmes de l'intérieur comme on les appelait qui le poussait vers la porte “(*Noudh, arfad rohak, akhrouj dabar el khobza li awladek ! نوض أرفد روحك واخرج دبر الخبزة لأولادك !* (lève-toi, sort et débrouille-toi pour ramener le pain à tes enfants) ; et si jamais il ne ramenait que le gros pain, “(ناكلوه حرفي ؟) *...naklouh harfi* (On va le manger tout seul...? !) !”. Il n'y a pas de place à l'abandon, tu assumes tes responsabilités.

Ainsi au bout d'une période très courte, je me suis adapté, j'ai relevé tous les challenges pour être le major en classe. Le transport, l'autostop allait me permettre de faire les 18 km, dans les belles voitures des pieds-noirs, la Déesse, que je préférais évoquer sous ce terme et non sous sa formule technique DS 19 Citroen ; la 203 Peugeot, toute neuve d'Ibaniez l'instituteur, devenu maire sous le nom de Chef de la Délégation Spéciale, Sasi chauffeur de Taxi qui abandonnait son 1/3 à mon profit, Madani Elmasso (le maçon) qui insistait pour je m'accroche avec mon cartable derrière-lui sur sa moto en revenant d'un chantier, Moustique qui me trouvait toujours une place quel que soit le véhicule qu'il conduisait, même Zenagui Ould Si Khuider dans sa 202 d'avant toutes les guerres qu'il arrivait à faire rouler, “... même s'il faut déboulonner les bougies !” affirmait-il mais souvent au milieu du chemin, lorsque sa voiture piquait ses crises d'asthmes, il m'avertissait “...si tu ne veux pas passer la nuit au bord de la route, marche tout droit en agitant ton pouce !” J'exécutais à la lettre son conseil ! Je ne les ai jamais oubliés, je pourrais vous les lister dans l'ordre en écrivant un livre sur chacun d'eux !

Et puis quand malgré tous ses supports et bonnes volontés, je me retrouvais encore à la sortie de la Cave Duffeau dans la nuit tombante et que le désespoir commençait à me faire baisser mon bras d'autostoppeur, alors je me résignais à trouver où passer la nuit. Khalti Zineb avait insisté “...si tu n'as

pas où aller, il y a toujours une place pour toi dans mon gourbi !” Je le savais très bien, il n’y avait que sa chaleur dans son gourbi, sa peau de mouton devenait mon matelas et elle sur l’argile endurcie par son ballet de feuilles de palmier nain. Une fois, une seule, avait été de trop !

Après d’autres tentatives que je vous laisse découvrir, seul le Hammam restait pour moi ! Et là ce soir-là, assis sur le matelas concentré sur mes devoirs, une personne s’inquiéta et s’approcha de moi, “...*Ya waldi* (Mon fils)... !” C’était Si Difli, le propriétaire du Hammam, *Ellah yarhmou, wa wassalih 3alih...* (Qu’il repose en paix !)...découvrez-le vous-même dans le livre, car je ne peux continuer à écrire ce passage.

Et à midi ? Très vite cette question s’est réglée par mes propres moyens, bien que Si Mohamed et Khalti Mama, de la rue Cambronne, insistaient tous les deux “...*ya waldi*, viens toujours à midi, tu mangeras avec nous, et pour passer la nuit tu le sais, il n’y a pas de place, *Ellah ghalab* !”. Aussi le sandwich à la *Kalantita bel camoun* (gratin de pois chiches au cumin) était le menu quotidien avec parfois des infiltrations dans les cantines scolaires primaires car certains surveillants fermaient les yeux. Il y avait aussi les gargotes le long du trottoir de la place de la mairie avec la spécialité *Tobssi Sosse Tomate bel khobz* (une assiette de sauce tomate avec du pain) qu’il fallait manger debout sur le trottoir rapidement car d’autres faisaient la chaîne pour l’assiette ; “*koul fissa ou hot etobsi*” كول فيساع و حط الطوبسي (mange vite et pose l’assiette) ” ! C’était le “*fast food*” et pas encore “*take away*” de l’époque à Ain Temouchent !

Et l’argent ? Très vite mon père ne m’en donnait plus, pour la simple raison que je lui disais, je fais du stop, “...et à midi ?” je vais à la cantine ! Il se doutait mais il ne voulait pas questionner plus, la culture de la discrétion, “(ها حتى نقول لك بسع) *Haw hatta engoulak ba3* ! (on ne va pas te faire un schéma !)”

Il est vrai que souvent mes amis de classe prenaient mon cahier pour copier dans la rue, et cela ne me posait pas de problèmes jusqu’au jour où Rachid me dit, “...Comment tu le laisses copier ? Lui il passe la nuit chez sa mère, toi tu la passes au Hammam et tu lui donnes !?” Et que veux-tu que je fasse ? “Il doit payer !” La leçon est passée comme une décharge électrique ! Rachid était fils de commerçant, mais moi j’avais la culture du milieu de travail, on apprend à faire le travail et le mieux possible, de façon impeccable. On ne sait pas vendre et acheter, mon père avait coulé avec son épicerie, il était travailleur agricole pour terminer *Kumiss* (contremaître) de la ferme Kasmir, et cela toute sa vie active.

Aussi, depuis ce jour-là, j’avais un revenu régulier, sans oublier le fait que j’avais trouvé par la suite une autre source de revenus qui m’avait permis de m’acheter des vêtements, d’aller pour la première fois au restaurant avec table et chaise pour manger la fameuse *Loubia Blach* (haricots sans viande) !

A ma deuxième année à Ain Temouchent, je comprenais très bien le système et je m’y étais adapté, intégré et inséré de façon parfaite, aussi j’abordais ma 3^{ème} année en toute confiance, quand mon père m’avisa que pour préparer mes examens de fin d’année du Collège, le fameux Brevet et le concours d’entrée à l’Ecole Normale d’Instituteurs, il faudrait mieux louer une chambre à Ain Temouchent pour que je puisse faire mes devoirs dans de bonnes conditions. Il est vrai que mon frère Bachir avait quitté le Collège et qu’il travaillait à la mairie de Ain Tolba, le premier des français indigènes à y être (à cette époque nous étions devenus, sur papier, français), tout un événement, à l’image de Barak Obama, premier président noir des USA, toutes proportions gardées. Cela avait amélioré les conditions de vie de la famille, de façon exponentielle.

Alors que je cherchais une chambre à louer, avec cette joie intérieure, refoulée au fond de mes tripes, de par la force de la culture de la discrétion et l’humilité, “(ياو ما تنخلعش) *Ya ma tankhlach* ! (que cela ne te monte pas à la tête et te fasse monter plus que ce tu ne l’est !”. J’avoue qu’intérieurement j’éclatais, une chambre pour moi tout seul, être comme un étudiant avant la fin du collège ! Libre le soir d’aller au Cinéma ! Il y avait de quoi !

Said mon ami, m'avait parlé d'une possibilité, il allait en discuter (négociateur) avec ses parents. Hami, aussi y réfléchissait car parfois il m'avait hébergé en cachette de ses parents dans leur immense maison de type Andalou, avec des chambres en grand nombre autour d'une grande cour centrale au premier étage, sans parler du rez-de-chaussée et du 2^{ème} étage.

La mère de Said, Khalti Khadidja insistait pour que je m'installe chez eux directement en attendant qu'elle finisse de nettoyer la chambre qui se trouvait au rez-de-chaussée de la maison style andalou où il y avait plusieurs locataires, rue Cambronne. Khalti Khadidja n'allait jamais finir de nettoyer la fameuse chambre, qui dans ma tête était déjà ma chambre d'étudiant, à chaque fois elle me répondait, "... (راك معانا مليح كيما ولدي سعيد) *Rak Ahmil ma3ana, enta qui waldi Said...* (Tu es bien comme ça, et tu es comme mon fils Said) !". Je crois que si je devais choisir une autre mère, Khalti Khadidja occuperait toujours la 2^{ème} place après ma mère Talia Bent Benkrich. Et pourtant, je n'allais la connaître réellement que pendant une année en vivant chez eux. Elle était debout constamment, bien avant que son mari Ami Mostefa ne se lève, et pourtant il se levait très tôt, il vendait des légumes au marché en face du Cinéma Splendide. Et elle était encore debout à faire ceci et cela, quand il nous arrivait à Said et moi de revenir du cinéma tard le soir. Et la façon dont elle gérait la caisse, harcelant son mari et son frère le ferrailleur pour qu'ils laissent l'argent pour la journée, toujours avec le sourire, la persévérance, et chacun à son tour, jamais l'un en face de l'autre, toujours discrètement. Et la *maïda* (table basse) toujours bien garnie, "...allez vous laver les mains au savon, avant de manger..." surveillant tout, "...enlève cette chemise !..", ou encore "...allez au Hammam et frottez-vous *bel hajra* (avec la pierre ponce) !"

Mais il y avait aussi le trousseau pour l'internat à préparer pour aller à l'Ecole Normale d'Oran, mon père devenait blême au fur et à mesure que je lui lisais la liste.

Alors, une autre femme entra dans ma vie, en fait, elle y entra de nouveau, je l'avais connue alors que j'avais moins de 10 ans, à la ferme, c'était Gabi la femme du colon Ould Kazmir comme on l'avait baptisée. Je l'avais remarquée plusieurs fois sur le boulevard de Ain Temouchent, pas loin du fameux Bâtiment Passage Enjalbert, mais à chaque fois j'hésitais à l'aborder, lui parler, je la regardais de loin. Elle était radieuse, élégante, elle est restée la plus belle avec une classe unique, de toutes les femmes pied noirs que j'avais vues dans les rues, journaux, autres médias et dans mes rêves, pour tout le reste de ma vie.

Et un jour, je me suis jeté à l'eau (pas sur elle !) en l'abordant, en soufflant douloureusement ce timide "...heu...Bonjour Madame Gabi...! ?" C'est comme ça que nous l'appelions à la ferme Casimir, je ne savais pas que c'était le diminutif de Gabrielle, ni que l'on devait dire Madame André, du nom de son mari André Roland. Son sourire comme réponse était l'image la plus belle pour une longue période. Cela allait déclencher un processus que je ne pourrais vous résumer en quelques lignes, ça ne se résume pas ! En tout, elle allait être d'un apport extraordinaire, d'une efficacité inimaginable, le tout sous-tendu par un amour unique.

Mais c'était aussi la guerre, à une période où l'OAS organisait et rassemblait toute la haine qu'elle pouvait mobiliser parmi les fascistes et les racistes, pas de tous les pieds-noirs mais une minorité fortement agissante, et aussi parmi une minorité algérienne consistante quand même, pour faire le plus de mal possible. Alors que les algériens s'organisaient encore plus pour résister, se protéger. Je n'oublierais jamais cette nuit où une clameur était montée au ciel par des *ezgharit* (*youyou*), couvrant le bloc de maisons pour s'étendre comme un tsunami au-dessus de toute la rue de Cambronne et ses environs. J'en ai encore la chair de poule, la même que j'avais eu alors que nous étions sur la terrasse du bâtiment avec Said et Hami en face sur le toit de leur maison collée à la mosquée. Aller lire la suite dans le livre moi je passe, ou plutôt, "*zap*", comme on dit maintenant, pour vous présenter la 4^{ème} partie.

Mais avant, je voudrais vous donner une idée de la fin de cette année, avec ma réussite au concours à l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Oran avec ma première visite de cette magnifique ville américaine,

comme on l'a qualifiée, la capitale de "واه يا خويا) *Wouah Ya Khouya* (Oui mon frère) !", j'en suis tombé amoureux du premier regard malgré la menace de lynchage à tous moments des fous de l'OAS.

Au moment même où j'affrontais ce concours, en y concentrant toutes mes énergies et mes espoirs, mon père à Ain Toba luttait pour se préserver encore quelques instants, attendant mon retour. J'avais couru pour le voir encore conscient et l'entendre me dire comme première parole "Et ton examen !?" Il avait été fier de l'apprendre directement de mon souffle, pour se détendre encore quelques jours et finalement s'éteindre définitivement pour le repos éternel au cimetière de Sidi Embarak. J'aurais voulu tellement qu'il continuât à apprendre de ma bouche combien j'ai pu surmonter d'autres obstacles, affronter d'autres challenges et comment, à chaque fois différemment de la précédente, pour encore et toujours aller de l'avant !

5) Partie IV : Année Historique de l'Indépendance

Dans la culture algérienne, pour mettre en évidence un trait important, on lui crée et attache une expression qui, finalement, survivra au fait lui-même. Comme par exemple parlant de la période de Boumediene, le président du pays de 1965 à 1978, "اللي مقراش وقت يومدين عمرو ما يقرا) *elli makrach fi wakt Boumediene 3omrah ma yagrah* (celui qui n'a pu avoir une formation adéquate pendant la période Boumediene, ne l'aura jamais !". Je dirais que, pour cette période de l'Indépendance, si je n'ai pas été tué, par erreur ou ciblé, je ne le serai jamais ! Même si je pouvais trouver des situations plus ou moins similaires avant ou après cette période cruciale, il est clair qu'à la fin de 1961 et au cours de 1962, cela avait été un tournant dans la tornade pour toutes et tous en marquant la mémoire de millions de personnes. L'Algérie passait d'un système à un autre, d'une colonie française de 130 ans, à l'Algérie Indépendante. Et comme dans les histoires de tous les pays dans le monde, à de très rares exceptions, cela se déroule dans les larmes et le sang. Notre pays n'y a pas échappé, mais par contre il a échappé au chaos ! Et j'y étais, avec ma passion et mon enthousiasme et inconscience d'un jeune de 18 ans, et souvent là où il ne fallait pas être, je faisais tout pour, au contraire, y être.

J'avais eu juste le temps d'apprécier, pendant une toute petite période de 3 mois, cette ENO magnifique de par son enseignement de qualité, les laboratoires, le sport, une nourriture dont j'ignorais le nom de plusieurs plats, il y avait même un labo photo pour les élèves-maitres, où je devais apprendre tout le secret de la photo, ce mystère que je trainais avec moi depuis la classe de Maitre Coulon et encore d'autres points. Seulement trois mois ! Et malgré le danger omniprésent à tout moment du lynchage par l'OAS, j'y allais. En plus du fait que j'y étais préparé, avec mon romantisme de 18 ans, prêt à me battre, même s'il fallait utiliser mon couteau de scout. Certains normaliens pieds-noirs ne cachaient pas leur appartenance à l'OAS, il y en avait même quelques-uns qui venaient avec des armes à feu !

Mais, un être humain dément, devant l'instant décisif redevient humain, car au dernier moment où ils pouvaient passer à l'action pour lyncher les bicots sous la pression et la clameur de la horde des manifestants de dehors du quartier St Charles avec les hurlements hystériques "...Donnez-nous les bicots...Do-né-Nou Lé Bi-Co!" en les martelant par les notes de l'"Al-gé-rie fran-çaise", seul répondait le silence des souffles (*Ta-hia El-Dja-Jair*) profonds dans les cœurs des algériens terrés dans la cave de l'ENO ; ce duel de 3notes-2notes contre 2notes-3notes !

Et là, vous n'allez peut-être pas me croire, car ça paraît tellement invraisemblable, mais ils n'ont pas été au bout de leur intention criminelle ! Et beaucoup de normaliens pieds-noirs ont risqué leur vie pour sauver les normaliens bicots. Je laisse les détails, je les ai déjà décrits.

Adieu Oran ! J'y reviendrais ! Je me suis retrouvé le bienvenu à Tlemcen, ville d'art et d'histoire, alors que les oranais étendaient sous la douleur et la résistance leur *Emdin Ejdida* (Ville Nouvelle), zone libérée entourée par la zone occupée d'Oran. J'y terminais mon année scolaire dans un enthousiasme délirant, un petit goût de la future Algérie Indépendante, *Ta3naa* (la nôtre), *Nabnouha* (nous la construirons), ce paradigme d'un pays idéal qui n'a jamais existé nulle part mais nous le ferons,

Ahna (Nous)! *Awhadna* (Tous seuls), *khir malakhrin* (Mieux que Tous les Autres) ! Découvrez ça tout seul, c'est mieux !

Et les derniers combats, qui eurent lieu aussi à Ain Tolba, même dans *El Fillage Edjdid* (Nouveau Village) ! Construit par la force des bras des travailleurs de jours, en utilisant leur temps libre du soir, le long d'une pente de la coulée basaltique descendue tout droit de Argoub Elaham, formant le plateau du village de Guiard puis dégoulinant comme une gelée de confiture vers l'oued s'initiant à la Source Ben Krich, et dont la Source de Ain Tolba le renforce et qui se prolonge en passant à côté du cimetière Chrétien. C'est sur cette pente forte, falaise abrupte par endroits, que ces travailleurs avaient eu un lot de terrain pour construire leur maison-d'une-pièce, suivant des courbes de niveau, bien calculée par les services techniques communaux du temps du maire Coindard. Avec comme point central la fontaine publique, conçue sous un nouveau *design* tenant compte de l'expérience des fontaines publiques précédentes du village. Souvent, le robinet de ces fontaines anciennes, restait dans la main de la femme venue chercher l'eau, et quand on lui demandait, “واش دارتي للسبلة) *Wach derti li ssabala* (Qu'as-tu fait à cette fontaine) ?” elles répondaient le regard inquiet car déjà le Garde Champêtre et les Gendarmes se dessinaient dans son esprit, “درت غير هك) *Derlah ghir hak* ! (Je n'ai fait que ça)” et joignant le geste à la parole, elle mimait en serrant sa main et en la faisant pivoter autour du poignet, sans réaliser que ces mains qui avaient roulés le couscous, pétri le pain, laver le linge pendant des décennies au quotidien, et parfois en essorant la serpillère par une torsion elle en créait deux petites, une pour la main droite et l'autre pour la gauche. Dans cette dernière bataille, une femme en avait été l'héroïne, avec “الحجرة صم الكحلة صم) *El hajra el kahlah sam* (La pierre noire et dure !)...” bien dans sa main, telle que ma mère me l'avait racontée, encore présente dans ma mémoire m'a toujours émue au point d'en rire toute la journée, depuis ce jour-là, jusqu'à ce moment du 21^{ème} siècle.

Et puis de nouveau Ain Tolba qui vivait ces derniers jours de Guiard ! Les maquisards, les pleurs et les admirations de ceux qui sortaient de prison, Boucif Ould Belgacem mon ami et voisin dont j'avais encore la photo toute fraîche dans ma tête, où de dos, marchand fier devant les gendarmes qui l'emmenait vers le NON-RETOUR car je savais, nous le savions tous, que je le regardais pour la dernière fois. Il était là en face de moi, souriant, l'embrassant encore. Et El Houari, le clandestin avec sa camionnette d'avant les deux guerres qui répétait constamment à mon frère Bachir, “N'arrête pas l'Ecole continue au maximum, notre Algérie aura besoin de personnes formées, ElKarrine (les intellectuels)”. Il était monté au maquis et par chance était resté en vie pour revenir! Et d'autres ! Et aussi certains qui ne sont jamais revenus ! Certains dont on trouvera les ossements plus tard comme Bouhadjar Yagoubi de Ain Kihal le cordonnier qui faisait les travaux chez les clients colons et distribuaient les tracts, et dont son fils Nourreddine devenait mon ami. Et aussi certains disparus complètement, effacé, aucun mot sur eux, et quand on posait la question “Et Said El Bandit parti avec Zairi, chasser le lièvre ?” Les silences, les détournements du regard, et sous l'instance tenace des questions qui restent comme un message non-dit mais qui se répète dans le regard, “غير في العينين) *Ghir fil zanine* (Dans les yeux uniquement)”. Après des années, des décennies, un écho comme une réponse, “خلي البير بغطاه) *Khali elbir beghtah* (laisse le couvercle sur le puits) !”, sous cette chape de discrétion. Et après encore des décennies, “*Rahou Eghalat* (erreurs)” lorsque les derniers survivants encore en mesure de parler sous leurs rares cheveux blancs, faisaient émerger des détails. Ce n'était pas comme on le croyait, nos héros étaient aussi des êtres humains, avec leurs ambitions, leurs différences, leurs attitudes et pensées positives ou négatives, pas comme on les avait créés dans notre imaginaire : des stars de cinéma !

Et puis les maquisards (ou hommes en uniformes ?) en armes arrivèrent, peut-être déjà les premières unités de l'ANP “Digne Héritière de l'ALN”, différentes des unités régulières de La Force Locale déjà positionnées dans la Caserne des Sénégalais ; pourquoi tout ce mélange, nouvelle terminologie ? ! Découvrez-le dans le livre !

Je me plais à dire et écrire que j'avais été secrétaire du groupe des maquisards avec à leur tête Si Rabah ! Ça n'a aucune importance que cela soit inscrit ou pas dans les archives de l'ALN-ANP, ou au Ministère des Anciens Moudjahidines, ou celui de la Défense Nationale, ou dans les registres de ceux qui reçoivent

des pensions. C'est dans ma tête et mes souvenirs et maintenant dans mon livre. Cette période après le Cessez-Le-Feu du 19 Mars 1962. Si Rabah ! Pour que l'écriture corresponde à la prononciation il faudrait plutôt écrire SSiiii-(suivi d'un temps de pose)-RAA (un autre temps de pose) BAH (le dernier tout en majuscules). C'était un magasin d'armes ambulante, il criait, il ne savait pas parler normalement, et bien souvent il hurlait "...*jibouli* (ramenez-moi) Abdelkader..." Je lui servais de traducteur. Comme ce fameux jour, où il devait parler au téléphone à Mr Le Sous-Prefet de la Sous-Prefecture de Ain Temouchent. Il lui disait "Mme la Sous-Préfecture...", en voulant le corriger, il me cria dans les yeux comme s'il tirait avec toutes ses armes en même temps. J'ai eu un traumatisme qui a noirci d'un noir indélébile toute ma mémoire pour la suite.

Nous avons appris beaucoup plus tard qu'il n'avait jamais fait le maquis mais il appartenait à ceux qui avaient pris le maquis après le Cessez-Le-Feu... Il a fait partie de l'Histoire de Ain Tolba.

Et le Vote ! Le Seul et l'Unique de toute ma vie ! Il mérite bien plusieurs majuscules, ce fameux référendum qui déboucha sur l'Indépendance de l'Algérie. Je suis parti avec les documents nécessaires de la mairie tôt le matin, Galieni le secrétaire général de Mairie, insistait sur la procédure, pour que "...les statistiques..." soient exactes "...Tu fais attention !" A la terrasse du "Café Maure", qui allait devenir, "Café du Peuple", mais que les gens appelaient "*Kahwat Bella3adj* (Le Café Bellaredj) avant et encore de nos jours, je discutais avec mon ami Ahmed Ould Bellaradj en attendant Sohbi avec sa traction-avant noire, c'est en fait inutile de préciser noire, car elles étaient toutes noires. Nous avons installé notre bureau de vote dans une école de Sidi Safi, village de mineurs, avec mes feuilles largement ouvertes sur la table, la règle plate pour ne pas se tromper de ligne comme insistait Gallieni, et le magistral "A voté !", haut et fort comme une détonation de victoire, alors que j'abattais le tampon. Et puis vers la fin de journée, en parcourant toute la liste, page après page, je m'exclamais "...mais pourquoi Si Untel n'est pas venu !?", une personne du hameau s'approcha de moi pour me dire la voix enrouée, "...*Kaltouh, ullah yarhmou...* (Il a été tué, que Dieu ait son âme) !", je continuais après lui "...*wa wassa3 3allih* (qu'il repose en paix)!" Le silence nous enveloppa alors que nous nous regardions un instant, et puis une autre question concernant un autre... et d'autres encore ! Que fallait-il faire alors ? Mais ils vont être inscrits comme absents ou comptabilisés en "non" dans les statistiques de Galieni ! Je ne sais qui avait dit, en tout cas j'y avais adhéré immédiatement dans l'enthousiasme, "...Ils ont été privé de la vie on ne va pas les priver de voter pour l'Indépendance de leur patrie !..." ainsi tous et toutes avaient ressuscités pour la même cause pour laquelle ils étaient mort ! Nous avons eu notre 100% !

De retour à la Mairie je remarquais à l'entrée, une discussion bizarre avec Berthalon au centre entouré de Kadri Cahwaji (Kadri le cafetier), Kada le moniteur de SAP et je ne sais qui. J'aimais beaucoup Berthalon, cet instituteur retraité communiste, je savais qu'il était pour l'Indépendance. Je m'approchais, il expliquait et rassurait les autres...

Oui, nous ne comprenions pas, nous pas uniquement moi, que pour voter on devait entrer dans l'isoloir, ce n'était pas normal, pourquoi il veut se cacher pour voter ! Cela veut dire qu'il était contre l'Indépendance ?

Mais, Berthalon qui comprenait cela, expliquait que son fils de 20 ans, ne comprenait pas et n'acceptait pas qu'on le prive de son droit d'utiliser l'isoloir, et qu'il avait voté pour l'Indépendance et il montrait le bulletin du "non" qu'il avait ramené froissé dans sa poche. Nous ne l'avions pas compris, comme il ne nous avait pas compris. Deux conceptions, deux visions séparées par quelques décennies ; car après quelques décennies, nous, moi et tout cas et certainement d'autres, comprenions pleinement la raison et la justesse de ce principe, pilier de la démocratie, à respecter.

Le soir même nous avons déclaré les résultats (100%) et nous sommes sortis en groupe chanter et danser avec le drapeau algérien, ce tour jusqu'en haut de la Caserne de Sénégalais devenue celle de la Force Locale et puis loin vers le groupe des maquisards, encore au maquis. Si Rabah content même si sa

bouche n'arrivait pas à sourire, hurla "...Abdelkader !...", nous partions tous à la gendarmerie où le drapeau tricolore flottait encore. Allez lire les détails !

Je vous dirais tout simplement que debout pour la première fois de ma vie en rang à côté de Si Rabah et d'autres maquisards avec les gendarmes alignés en face et voir le drapeau tricolore descendre et le tout neuf et beau drapeau de l'Algérie Indépendante remonter tout en ayant mon esprit concentré sur mon ami Hami Tahalaitiya assassiné par l'OAS, cette émotion je ne l'ai jamais ressentie de la même manière ; et pourtant combien de fois je me suis retrouvé au garde-à-vous devant le drapeau de ma patrie, au cours de mes 3 séjours dans l'armée, ou au cours de cérémonies civiles.

Ce fut la fête, les filles, garçons, hommes et les femmes sont sortis dans la rue, première et dernière fois de leur vie !

Et le départ des pieds-noirs. Je, ou plutôt nous, avons vécu avec eux, souffert avec eux, ils nous regardaient impuissants, beaucoup et pas seulement certains en pleuraient quand ils apprenaient les emprisonnements, les disparitions, y compris des colons. Ils avaient peur pour nous, et comme nous avions peur pour eux à la fin de la guerre. Ils nous ont quitté avec des pleurs et nous les regardions aussi avec des larmes, leur disant, "...Vous allez revenir !?...". Beaucoup, parmi eux et parmi nous, le croyaient.

J'apprendrais plus tard comment ils avaient eux aussi souffert en arrivant en France où à tort ils avaient été assimilés à 100% à l'OAS, pointés du doigt. Et encore beaucoup plus tard quand dans un colloque international de Géologie dans les Pyrénées, une femme m'avait abordée "...je suis de Sig !", Ah je connais, je traverse à chaque fois quand je retourne à mon village Ain Tolba. Et elle avait fondue, en larmes et en paroles, "...je n'ai pas de racines ici en France, quand j'entends d'autres dire, *ce weekend je vais aller à mon pays, celui où il est né*, je pleure car moi je ne peux pas retourner dans mon pays, là où j'ai grandi..." Je n'ai pas pu retenir mes larmes, et puis pourquoi diable je vais chercher à les retenir ! Et encore dernièrement quand La Marilyn Monroe de Guiard, au téléphone me contactait pour le livre et me dit "...un jour en regardant les dossiers des élèves de mon école (elle était directrice d'une école maternelle dans le Sud de la France) j'avais remarqué qu'une élève était née à Ain Tolba ! C'est Ayat, j'ai demandé à ses parents de me ramener un peu de terre de Guiard..." Et qu'est-ce que tu as fait de cette terre, lui coupais-je la parole sous le feu de ma curiosité toujours vivace ? "Sur la tombe de mes parents, je l'ai versée en souhaitant ainsi qu'ils reposent en paix !". Je n'ai plus parlé, je n'ai fait qu'écouter, mon cœur se fondait en larmes, je ne cherchais même pas à les retenir, c'était impossible. Elle m'apprit encore que sa mère n'avait jamais apprécié la sardine d'ailleurs, "...elle n'a pas la même saveur que celle que nous ramenaient Popiya et Yamin..."

Il y avait un système colonial, mais les relations sociales entre les algériens et les pieds-noirs avaient dans la plupart des cas un lien d'amour très fort, un lien tribal, établi pendant toutes ces décennies coloniales. Et je dis, ou encore, nous disions en m'associant à beaucoup d'algériens de ma génération, les pieds-noirs nous les aimions et nous les aimons encore, nous les considérons comme des algériens comme nous et pas de l'autre collègue. Et je n'exagère en rien, nous avons trop souffert du racisme pour devenir à notre tour racistes. Jamais !

6) Etape 6 : Les dimensions de ce récit dont la dimension politique

6. 1) : Les dimensions qui traversent ce livre

Dans ce court Chapitre 6 de la 4^{ème} partie, je voulais attirer votre attention sur un aspect important de mon récit, les dimensions qui le traversent du début à la fin. La plus évidente est la 1^{ère} dimension le *Temps*, avec les dates, les événements, les périodes, c'est la base. La 2^{ème} est aussi simple à percevoir, c'est la *Géographie*, allant de la campagne vers le village, la ville et la grande ville, avec leur culture spécifique, et comme on dit il faut toujours commencer à comprendre ce qui est le plus simple, pour finalement aller vers le moins facile à saisir, la 10^{ème}, la dimension politique qui est derrière chaque fait

et situation, sous-tendant les interprétations et explications des uns et des autres, des omissions de certains aussi.

Et cette dimension méritait à elle un chapitre, c'est le suivant, Chap. 7 de la 4^{ème} partie.

6. 2) : Qu'est-ce qu'il y avait derrière la scène ?

Il s'agit de la dimension politique qui se cachait derrière cette histoire, les faits qui marquent les grands titres. C'est mon point de vue, construit pierre sur pierre, par des lectures, des discussions et cela pendant des décennies. C'est mon interprétation, c'est ma vérité à moi, je l'ai construite avec la plus grande objectivité que mes moyens me le permettaient. Il y va sans dire qu'elle ne représente pas la vérité absolue, qui n'existe pas ! A mon avis chaque tentative s'en approche suivant un certain angle et en partant d'une certaine sensibilité. A vous de construire la vôtre en lisant d'autres, celle-là est le reflet de mon parcours.

Cependant, avec tous les reculs que j'ai déjà eu, à l'heure où j'écris ces lignes, j'aime encore cette fin, elle reflète bien ma construction et mon parcours : "...La conclusion ? Ne faites pas l'erreur fondamentale, ils avaient été les Fondateurs de l'Algérie...Ils ont offert le meilleur d'eux-mêmes à l'Algérie : Leur Vie !".

Si après cette présentation vous voulez encore en savoir plus, il ne vous reste plus qu'à lire le livre.

Cette présentation existe aussi sous une forme condensée (<http://saadgeo.com/wp-content/uploads/2016/10/PresCourVaDLavSept2016.pdf>).

Je vous remercie pour votre attention, et excusez-moi si j'ai été long, les choses du cœur s'expriment difficilement !

Abdelkader Saadallah, quelque part dans mon trajet pendulaire m'éloignant de Ain Tolba et y retournant, inlassablement ; 05 octobre, 2016.